

APRES LA GUERRE

LA GUERRE EST FINIE (« THE WAR IS OVER » par Anekdoten) (4mn42)

<https://www.youtube.com/watch?v=OpivA-bG4cA>

Le rythme ; trouver le rythme ; c'est la seule manière de tenir longtemps ; ne pas accélérer surtout, forcer dans les montées pour rester à la même allure. Je faisais comme ça autrefois avec ma tire ; il y avait un indicateur de consommation et la meilleure manière d'économiser l'essence c'était de se maintenir toujours au même rythme sur le plat, forcer très légèrement dans les montées et lever le pied dans les descentes pour rester à la même vitesse. Si on m'avait dit que ma vieille caisse pourrie qui est en train de mourir je ne sais où m'aurait appris à marcher dans ce merdier. Du merdier, on peut dire qu'il y en a ! Quelle gadoue mais quelle gadoue. En plein milieu du chemin on est capable de s'enfoncer de plusieurs centimètres. Hier, je vous jure que c'est vrai, hier je marchais sur un restant de départementale, une route bien foutue normalement ; bon, là, avec tout ce qui s'est passé ces dernières années elle n'est plus si fringante, c'est normal. Là c'était un peu plus dur d'avancer mais, quand même !, je ne me serais pas attendu à ça : tout d'un coup, au beau milieu, voila mon pied qui s'enfonce ; j'étais jusqu'à la cheville coincé dans le bitume. Ca vous fait marrer ? Moi aussi, au début ! Parceque lorsque j'ai vu que je n'arrivais plus à le retirer, je rigolais moins. C'était comme si une main surgie des entrailles de la terre m'avait niqué la cheville et ne voulait plus la lâcher. J'ai réussi à retirer mon pied mais j'y ai laissé ma godasse. Mais ça c'était la cata : la godasse c'est un des biens les plus précieux de nos jours. Je vous assure que quand on fait la route comme moi, des dizaines et des dizaines de kilomètres chaque jour, on ne peut pas tenir longtemps sans de bonnes chaussures, c'est juste une question de survie. De survie...putain...à quoi ça sert la survie ? D'accord la guerre est finie. On ne me l'a pas dit, il n'y avait personne pour me le dire ; ça fait si longtemps que je n'ai vu personne. Non je l'ai vu sur un journal qui traînait près d'un champ ; la page était accrochée à un fil de fer et battait au vent. C'est étrange d'ailleurs ; je ne pensais pas qu'il y avait encore des types assez fous pour faire paraître des journaux. Pour annoncer quelles nouvelles ? La fin de la guerre, d'accord ! C'est important ! Mais à part ça ? Les potins du coin ? Les frasques des actrices de cinéma ? Le dernier discours du dernier politicien face au dernier militant pour convaincre le dernier électeur de voter pour lui ? Faut dire que l'enjeu devient important : c'est 0 ou 100% des voix ! Ah ! Ah ! Voila la démocratie comme je l'aime ! Une démocratie directe avec trois clampins ! Un candidat, un militant et un électeur ; et le militant qui tient la tête de l'électeur entre ses bras pendant que le candidat le force à mettre son bulletin dans l'urne.

- Mais il n'y a pas d'autres candidats ? Dirait l'électeur étouffant sous la prise de judo du militant.
- Peu importe répondrait le politicard, la démocratie c'est d'abord une question de forme ! Il faut que les choses soient faites dans les règles !
- Mais après, que ferez vous ? demanderait l'électeur
- Ta gueule ! Répondrait le militant en lui foutant une mandale.
- Après ? Je ferai ce qui est bon pour toi ! N'oublie pas que tu es mon peuple.
- Mais tu me demanderas mon avis ?
- Tu rêves ? Tu sais bien que je n'aime pas la démocratie directe. Mieux vaut une démocratie représentative. Tu as voté pour moi ! Je sais ce qui est bon pour moi...pardon, pour toi !
- Quel lapsus ! dirait l'électeur recevant une nouvelle mandale de la part du militant.

Pourquoi est ce que je me raconte des conneries pareilles ? Pourquoi ? Il faut bien passer le temps quand on marche. J'ai déjà récité mes fables de Lafontaine, toutes les chansons que je chantais gamin : le bricou, cinquante fois, les petits bateaux, des centaines de fois, et une mention pour les trois petits enfants qui s'en allaient à travers champs,... j'ai récité tous les départements dans l'ordre, à l'endroit

et à l'envers. Cherché les mots les plus longs au scrabble et comptabilisé les points si je les mettais sur un mot compte triple ; j'ai passé en revue toutes les maîtresses et tous les amants que j'ai connus ; les amants, la liste n'a pas été trop longue. Les maîtresses c'était plus long ; j'en oubliais toujours une, un peu comme les sept nains ; vous avez remarqué qu'il y a toujours un nain qu'on oublie et jamais le même ? Allons y : Atchoum, Dormeur, Timide, Simplet, Grincheux, Prof, ...et allez donc j'oublie le dernier. Je recommence : Atchoum, Simplet, Dormeur, Prof, Grincheux, Simplet, non je l'ai déjà dit, Timide, c'est ça...et le dernier ? Je me demande comment elle faisait Blanche-Neige si elle oubliait à chaque fois un nom. Ca devait être chiant au pieu : « Oh ! Simplet. Oh ! Dormeur ! Oh ! Merde ! Je ne me rappelle plus ton nom ! »

Pauvre garçon ! Si c'est toujours le même qu'elle oubliait, ...Ben voila que je délire encore...

(...)

Je me suis aussi récité tous les poèmes que j'ai pu apprendre, tous les numéros de téléphone que j'avais encore en tête, tous les noms de grands cinéastes, toutes les couvertures de Tintin, le magazine des jeunes de 7 à 77 ans, enfin toutes celles que j'avais gardées dans ma cave, avant la guerre...mais la guerre est finie, c'est ce qu'a dit le journal, et toutes les couvertures de Strange le « journal des super-héros » avec le titre de chaque épisode des X-men et de Spiderman, dans l'ordre, m'ôssieur !, et pour ça je ne me plante pas. Dommage qu'il n'y ait personne pour m'admirer. Et puis les titres des romans que j'ai lus, de Zola à Sheckley....

Joyeux ! A ce moment là, j'ai claqué dans mes doigts ! Joyeux, c'est le nom que je cherchais ! Je l'oublie toujours celui là ! J'espère que ce n'était pas le cas pour Blanche-Neige ! Je la vois après l'accouplement lui disant « Alors ? Joyeux ? ». Moi justement ça ne me rend pas joyeux ce genre d'idées. Bon sang, faudrait peut être que j'arrête de penser au cul. Ca ne me vaut rien ! Il n'y a rien sur cette terre, ni humains, ni animaux,...(...)

Le rythme surtout, maintenir le pas, régulier, comme il faut, pas d'accélération, pas de laisser aller ; même quand je rêve, la pire des choses c'est de ralentir ; ralentir parceque l'étape suivante c'est s'arrêter et si tu t'assois, tu te couches et si tu te couches t'es mort...faut pas s'arrêter...le rythme ; la route est devant moi, grise,...le ciel est aussi devant moi ; même couleur, même douleur. Au bout je ne sais pas ce qu'il y a ! Je ne sais pas si je pourrais m'arrêter un jour ! Mais faut pas que je me plaigne ! Il paraît que la guerre est finie ! Les journaux l'ont dit !

TOUS COUTEAUX SORTIS (KNIVES OUT par Radiohead) (4mn15)

<https://www.youtube.com/watch?v=jhsyc81VcB4>

Avec tout ça, j'ai digressé, je vous ai parlé de tout et de n'importe quoi, de nains et de Blanche Neige et je n'ai pas fini ce que j'avais commencé à raconter. Ma grolle ! Je l'avais laissée dans un trou de boue en plein milieu d'une départementale. Et j'en avais besoin de cette grolle. J'ai plongé ma main et j'ai essayé de l'attraper. Pas moyen. Elle était coincée comme si les dents magmatiques de Gaïa s'étaient plantées dedans. Salope de Gaïa, tu nous as bien assez fait chier. Mais après tout ce qu'on t'a fait, ce n'est que bonne guerre ; c'est vrai que la guerre est finie ; c'est les journaux qui l'ont dit ; (...)

Je me suis espigné pendant des dizaines de minutes à vouloir la retirer. Pas moyen ! Elle était bel et bien coincée. C'est là que j'ai réalisé que j'avais les poches pleines de tas de trucs. Quand j'ai trouvé le journal annonçant que la guerre était finie, la première chose que j'ai faite c'est de balancer mon fusil dans le premier trou venu. De toute façon, il y a longtemps que je n'avais plus de munitions. C'était juste pour me rassurer que je l'avais gardé, me rassurer et faire peur à un éventuel ennemi si j'en croisais un ! Enfin, j'aurais préféré pactiser avec lui si c'est possible ; mais c'est toujours difficile à savoir ! Que va faire l'autre si on ne tire pas ? A-t-il envie de faire comme vous ou va-t-il choisir de tirer ? Pense-t-il comme vous qu'il vaut mieux faire la paix mais que si l'autre préfère la guerre on est mort ? Alors on tire le premier ? Et si l'autre pense la même chose ? Il tire aussi ? Alors on a deux cons qui ne souhaitent qu'une chose c'est vivre ensemble et qui ne font qu'une chose c'est se tirer dessus ?

Quand j'étais jeune, un de mes profs avait déliré la dessus et nous avait dit que ça s'appelle « la théorie des jeux ». Des jeux ! Tu parles d'un jeu ! Là, tout seul sur cette route vide? C'est un jeu ? Et si je croise un homme ? Si c'est un ennemi ? C'est un jeu ? Et si c'est une femme ? Je vais lui tirer dessus ? Elle va me tirer dessus ? Parcequ'elle aura suivi un cours de merde sur la théorie des jeux ? Alors qu'on pourrait enfin baiser et ensuite songer à reconstruire quelque chose ? Théorie des jeux ! C'est ce qu'avaient fait les gouvernements ! Un grand classique ! J'attaque parceque j'ai peur que l'autre m'attaque ! Ca fait des décennies que les romanciers ressassent cette possibilité et, patatras !, nos dirigeants tombent dans le piège comme des gamins.

(...) J'ai peut être jeté mon flingue mais mes poches sont pleines d'armes blanches, de couteaux, de morceaux de métal et même un petit bout de baïonnette qui tient très bien au fond de mon manteau. C'est des trucs qui servent ; pour tailler un morceau de bois, pour égorger un lapin,... et puis pour récupérer une chaussure. J'ai réinventé le chausse-pied, le déchausse-pied plutôt. Tiens je me fais rire tout seul ! Heureusement que je m'ai sous la main, sinon kiki c'est qui me surprendrait ?

J'ai pris le morceau de baïonnette dans la main droite, le morceau de couteau le plus long que j'ai pu trouver dans la gauche, et j'ai utilisé les deux comme un étau. Ou plutôt comme une pince à cornichons. Ca me va bien pour moi qui aie réussi à me coincer dans cette boue. Un cornichon qui se déchausse ! Je me suis mis à chanter du Nino Ferrer. « Les cornichons » ! On hurlait ça dans la cour de récréation quand on était mômes. Une des rares chansons de la radio qui nous faisait marrer et que les instits ne nous interdisaient pas de chanter. Les cornichons...La !La !La ! Avec l'autre chanson avec son clebs là, Zavez pas vu Mirza ! C'est drôle, c'est ce genre de conneries qui traversent le temps. Quand on est seul sur la route et qu'il n'y a pas un clampin à l'horizon, chanter « zavez pas vu Mirza ? » comme si on s'adressait aux passants et comme si on avait perdu notre clebs, c'est comme si on faisait la nique à la fin du Monde. Fin du Monde, tu m'auras pas parceque j'aurais toujours Mirza ! Une belle chanson sérieuse, ça fait pas ça. Tu me vois chanter « Ne me quitte pas » au milieu de nulle part et de personne ?

Je venais de finir les cornichons et j'étais en train d'entamer Mirza quand j'ai enfin réussi à accrocher la grolle et j'ai tiré doucement. Doucement et prudemment, le plus doucement possible et la voila dans ma main. J'ai bien trois kilomètres d'épaisseur de boue à retirer. La question est : est ce que je l'enlève tout de suite tant qu'elle est humide ou bien est ce que j'attends qu'elle soit sèche pour l'enlever plaque par plaque ? Si je prends le temps de vous expliquer ce dilemme, ça vous donne une idée de ce que je peux m'emmerder ici. Finalement j'ai décidé d'enlever la boue tout de suite, ça a été assez long parce que de la boue il y en avait partout : à l'extérieur mais aussi dedans de la chaussure, dans tous les recoins.

Il fallait bien l'enlever tout partout parceque dès qu'elle se mettrait à sécher, à supposer que cette bruine continuelle qui empeste le ciel s'arrête un jour, elle durcirait et m'esquinterait le pied ; et les pieds c'est ce que j'ai de plus précieux aujourd'hui. J'ai fini par enfiler la godasse et c'était tout humide dedans, bien plus que dans l'autre de la paire. J'espère que ça ne pourra pas, que je verrais pas pousser des champignons entre les orteils parcequ'il n'y a rien de pire à la longue ; ça s'infecte et ça te fragilise les arpions et après tu n'arrives plus à tenir le rythme. Le rythme ! Je me suis redressé et je suis reparti sur la route en tenant le rythme régulier comme au début, bien régulier pour ne pas m'épuiser et j'ai récité en boucle le nom des sept nains. Cette fois ci je n'ai pas oublié Joyeux.

UNE GOULEE (UN PICHET) D'ETE (« A PITCHER OF SUMMER » par Kayo Dot) (5mn51)
https://www.youtube.com/watch?v=1ED1wAc7ipk&list=OLAK5uy_14UeM5Gq4voyB7hyRVvbIpkHw3Hb0xENI&index=2

Faut quand même pas que je raconte des craques. J'ai beau dire qu'il faut tenir le rythme, il y a bien un moment où je fléchis. J'essaie de ne pas m'arrêter parceque l'arrêt c'est la mort, je vous l'ai déjà dit, mais je marche lentement, très lentement, je me traîne. Je traîne la patte (...). Et puis je rêve, je me

raconte des belles choses. On pense à tout sur la route. Mais par grappes ! On peut avoir des pensées de haine à l'égard des autres. De tous les autres. Pas seulement les dirigeants qui nous ont mis dedans ou ceux qui ont voté pour eux ; non pour tous les autres. L'humanité nous apparaît entièrement coupable ; on déteste tout le monde ou presque ; non pas presque, ...tout le monde. On a beau se dire que ce n'est pas vrai, que le monde était surtout composé de braves gens, on ne peut pas s'empêcher de les haïr parcequ'ils n'ont pas su éviter ce dérapage collectif. Moi non plus d'ailleurs ! Je l'entends bien et je comprendrais parfaitement qu'à l'autre bout du monde il y ait un type que je ne connais pas, que je n'ai jamais vu et qui me hait comme je le hais. (...)

Et puis d'autres fois, on n'est plus du tout comme ça, on songe plutôt à sourire, on se raconte des histoires drôles, on se souvient des films qui nous ont fait rire, on essaie de les remettre en ordre et de se les repasser entièrement dans la tête.

Le plus souvent, on n'est que des hommes et on a des rêves d'hommes ; on pense aux filles qu'on a eues ; là aussi on essaie de remettre dans l'ordre ; il y en a toujours une qu'on oublie, un peu comme la septième des nains, une joyeuse dans son style. Et, de loin en loin, assez rarement, on a envie de beauté mais pas si souvent que ça finalement. Pas si souvent parceque ça fait mal, foutrement mal. Parceque quand on a fini de rêver, quand on quitte ses songes et la beauté et qu'on atterrit ensuite sur cette route boueuse, le choc est trop dur et parfois difficilement surmontable. On pense à quoi alors ? Aux femmes toujours ! Mais au fait qu'on les a aimées, pas au cul. Et parmi celles qu'on a le plus aimées, il y a celles avec lesquelles on n'a jamais couché et avec lesquelles on n'y a jamais songé. Et puis il y a les copains, les amis, les vrais, pas les face book ! Face Book : les amis, c'est le dernier truc que les humains ont sali avant de disparaître. Et puis il y a ce qui reste au bout du compte ; les tableaux, les dessins, les poèmes, les émotions d'enfant ; on se rappelle de ces bijoux de pacotilles qui brillaient plus que des vrais et de ces casquettes dont la visière bleutée colorait le monde entier, de ces trucs dont, adulte, on se moque et on prétend que c'est kitsch et de mauvais goût. Et aussi de ces kaléidoscopes (...) : On mettait l'œil dans la lunette, on tournait le bazar et les morceaux colorés de lumière se choquaient et s'entrechoquaient et formaient des continents de couleurs totalement improbables. Et quand on voulait montrer au copain quel beau dessin on venait de faire on bousillait tout rien qu'en bougeant la lunette. On a appris en même temps la beauté et la frustration avec ce machin là. C'est pas rien pour faire grandir un homme. La beauté et la frustration ! Mais je crois que les adultes n'ont retenu que la deuxième et que beaucoup d'entre eux en sont arrivés à se frustrer de trucs pas beaux. C'est marrant mais je songeais justement à ça (...) quand j'ai vu cette couleur au bout de la route. On ne pouvait pas la rater. (...)

Tout est marron ici, marron et gris ; marron la terre, marrons mes mains, marron ma gueule et gris le reste , le ciel , les arbres, mon pantalon et ma chemise. Donc ce truc qui oscillait entre le rouge le bleu et une autre couleur, depuis le temps j'ai du mal à les distinguer, ce truc on ne voyait que lui.

Je ne me suis pas pressé pour m'en rapprocher. (...) ; je n'imaginai pas qu'un clampin sortirait du gris du paysage pour venir me piquer le truc sous le nez. Je ne m'étais pas trompé, personne n'est venu et j'ai pu ramasser l'objet. C'était un...je ne trouvais plus le mot et puis plein de mots sont venus d'un coup : une bouteille, une carafe ; un broc, une jatte, ...enfin un récipient en verre et qui, je ne sais pas comment il faisait, arrivait à attraper les rayons du soleil et renvoyait des lueurs bleues, jaunes, mauves,... Il n'y avait plus de soleil depuis déjà bien longtemps, seulement une lumière basse et il arrivait à la capturer et à la renvoyer sous ce qu'elle avait de plus chatoyant. Là, pour une fois, je me suis arrêté volontairement et je me suis assis. S'arrêter c'est la mort, je l'ai déjà dit je me répète, je me répète beaucoup, mais la carafe me protégeait et puis même si j'avais du crever, crever avec ces morceaux d'été dans l'œil c'est bien mourir.

Je suis resté réellement longtemps à le regarder, ce morceau de carafe, que j'en ai eu les yeux qui piquent et je me suis endormi sans même me protéger. Il faut bien dormir, évidemment, quand je dis que s'arrêter c'est la mort, ce n'est qu'une métaphore ; s'endormir c'est aussi un peu la mort, une qui

ne dure pas longtemps ; normalement quand je vois qu'il va être temps de dormir , je m'éloigne de la route et je cherche un coin abrité ; abrité du froid et des intempéries (...) mais aussi se cacher pour se garder des attaques, d'humains ou d'animaux, quoi que ça reste pure hypothèse. Ça fait longtemps que je n'ai pas vu la queue d'un animal ou la tête d'un homme, je ne sais pas où ils sont passés. C'est donc par pure paranoïa que je me cache (...). Mais là pour une fois, j'ai dépassé ma parano et je me suis endormi sur place ; peut être que j'avais retrouvé une certaine innocence en perçant mes yeux d'enfants sur les reflets de la carafe.

C'est là que j'ai rêvé à une carafe pleine de soleil et pleine d'été ; c'est quoi une carafe pleine d'été ? (...) Le dernier été que j'ai connu avait été plutôt éprouvant ! Les familles étaient sur les routes fuyant elles ne savaient où avec leurs affaires. L'été, en général, est réservé à la famille. Ce fut bien le cas, mais on n'aurait jamais imaginé se réunir en famille de cette façon. Ce n'était pas l'été de ma carafe.

L'automne n'avait pas été mieux ; l'hiver encore pire ; c'est là qu'on a vraiment vu les morts s'accumuler ou plutôt s'amonceler ; sur le bord des routes. Personne ne savait ce qui se passait, il n'y avait plus aucune autorité et les gouvernements étaient aux abonnés absents. (...) Notre guerre à nous fut bien étrange. (...) j'ai vu les corps s'amonceler peu à peu ; moi j'ai continué à marcher comme si rien n'était ; le rythme toujours , le rythme, le rythme, la marche assurée, le regard devant, tu ne t'occupes pas de ce qu'il ya sur les côtés, ni à ta gauche ni à ta droite, et j' avance. C'était l'automne puis l'hiver est venu et je n'ai jamais vu arriver le printemps ; quant à l'été n'en parlons pas. A l'hiver a succédé un nouvel automne puis encore un autre hiver ; les années ont raccourci comme vous pouvez l'imaginer et j'ai vieilli au même rythme. Alors vous imaginez que lorsque j'ai découvert cette cruche pleine d'été, j'ai pris le temps d'en profiter et de m'en mettre plein les mirettes et puis je l'ai mise dans une des innombrables poches de l'un des innombrables manteaux que je porte les uns par-dessus les autres, mais j'ai pris soin de ne pas le mettre avec les armes blanches, d'abord pour que la carafe ne risque pas de se casser en s'entrechoquant avec les couteaux ; ensuite ma carafe d'été n'a rien à faire avec mes couteaux glacés et coupants comme l'hiver.

PLUIE SALE (SAD RAIN par Anekdoten) (10mn13)

<https://www.youtube.com/watch?v=CZpKpnFstPA>

De fatigue, je me suis posé et, lentement je me suis endormi.

C'est la pluie qui m'a réveillé. Pas la bruine de tous les matins, il n'y a qu'elle, matin après matin. (...). Non, une de ces putains de giboulées, que je n'en avais pas eues comme ça depuis que je suis sorti de mon trou. Un de ces trucs avec un vent qui te souffle dans les narines. Ça m'a fait aussi peur que me faisait peur l'orage, petiot, quand j'étais dans les bras de ma mère. J'étais trempé comme une soupe et j'ai eu un mal de chien à me lever.

Le vent s'engouffrait sous mes couches de manteaux et les gonflait comme une montgolfière. J'ai bien cru qu'il allait m'emporter. Ceci dit, j'aurais bien aimé, ça m'aurait permis de voyager en économisant mes jambes. Mes jambes, je ne les sentais plus.

Les cieux se sont effacés. C'est fou à dire mais c'est bien ce qui est arrivé. Je n'ai pas d'autres mots à ma portée. Je crois que notre langage est incapable d'exprimer ce qui est en train d'arriver. Je les ai vus, presque vus s'enfuir sous mes yeux, se résorber sous l'horizon et laisser place à ce truc étrange, cette masse brunâtre qui prend toute la place sous les nuages et qui a fini par les absorber eux aussi. C'est un nouveau ciel, suffisamment bas pour se tremper sur la route où je vais à grands pas. Suffisamment bas.

Je n'aurais jamais du m'endormir comme ça sans précaution. D'habitude je prends soin de choisir un endroit plat, je ne dirais pas confortable, faut pas exagérer, mais juste plat et qui ne m'oblige pas à me tordre comme une anguille. Et puis je prends soin de bien répartir mes manteaux ; (...) Mais là, comme un con, fasciné par ce bout de verre que j'avais trouvé, je n'ai rien songé de tout ça. Je me suis

endormi sans aucune précaution et me voila trois heures après, mouillé, courbaturé et incapable de mettre un pied en avant. Quel con, non mais quel con, je devrais le savoir. J'ai quand même réussi à me redresser et commencé à marcher, un pied puis l'autre, un pied puis l'autre. Mais quel rythme ! Moi qui m'enorgueillis de ne jamais lâcher le rythme, je suis comme un vieillard. Si j'étais un autre, et ben, je me ferais peine à voir. Bon, ça s'est dérouillé un peu, peu à peu. J'ai réussi à allonger le pas mais on aurait dit que la pluie, cette salope, s'était mise à faire pareil. A mesure que j'allongeais le pas, elle battait plus fort ; au bout d'un moment, je ne voyais même plus mes jambes avancer tant l'averse était dense. En plus, plus elle tombait et plus elle se chargeait de boue. Au début elle avait un teint pâle, je ne dirai pas propre, la pluie n'a jamais été propre depuis que la guerre est finie ; ça a toujours été une eau légèrement brunâtre mais jamais elle n'avait pris la couleur qu'elle a actuellement, chargée de boue et de crasse ; on aurait pu se demander où elle était allé se traîner. J'aurais été la mère de la pluie, je te jure que je lui aurais foutue une trempe, histoire de la guérir de l'envie d'aller courir partout et de se rouler dans la boue. Mais je ne sais pas où elle habite la mère de la pluie ; je ne peux pas le lui dire. En attendant, sa fille me fait bien chier ; je suis dégoulinant de merde parcequ'à la boue a succédé une pluie de merde ; son odeur imprègne mes vêtements et commence à attaquer ma peau. Pire que dans une pissotière de l'ancien temps, quand jamais personne ne venait nettoyer quoi que ce soit et qu'on y allait sur la pointe des pieds, histoire de ne pas salir le dessous de nos chaussures, (...) Je puais à m'en dégouter moi-même, j'en avais l'envie de vomir et j'aurais perdu tout espoir si je ne m'étais pas rappelé que s'il y a de la merde c'est qu'il y a des animaux ou des humains dans le coin. Si j'arrive à repérer d'où vient le vent qui ramène la pluie vers moi et que je remonte son cours, je trouverais peut être quelqu'un. Il ne m'a pas fallu plus de deux kilomètres pour déchanter quand (...) derrière un bosquet d'arbres morts j'ai trouvé ce tas. Un tas de corps décomposé, d'hommes, de vaches, de chevaux,...quelqu'un, ou plutôt quelques uns, les avaient déposés là et avaient du crever avant de pouvoir y mettre le feu. L'odeur de merde ce n'était pas de la merde mais juste ces cadavres en décomposition et j'en avais plein les vêtements, plein le col, plein les poches, pleins dessous les paupières et dedans les oreilles et à l'arrière des cheveux. Putain ! Je puais la mort de toutes les pores de ma peau ; je me serais cru dans un bouquin de Céline « Le dedans des pauvres sent déjà la mort » sauf que Céline était un cynique et qu'il avait des vivants face à lui. Moi je suis juste un gentil gars qui aimait bien l'humanité et qui a eu la malchance de la perdre et quand je dis que je sens déjà la mort ce n'est pas une litote, pas une métaphore, pas une licence poétique. Connard de Celine, tu écrivais merveilleusement bien mais tu étais un foutu connard. J'espère que là où tu es tu la sens vraiment l'odeur de la mort.

Et cette pluie, cette sale pluie ! Merde !

Alors je suis reparti sous cette bouillasse. J'ai marché et marché et remarché des kilomètres et des kilomètres. J'avais froid, j'avais faim, mais le plus fort c'était l'envie d'être au sec. Avoir faim c'est une chose, c'est toi que tu engages. Mais cette pluie ! Tu as l'impression que c'est toi qui te fais bouffer, que c'est toi qu'elle bouffe, qu'elle te mord de ses toutes petites dents et qu'elle t'aura de toutes façons, il suffit d'être patient. Et pas un endroit pour se protéger. (...) Mais pour autant que je vois, et je ne vois pas à plus de vingt mètres avec cette pluie putréfiée, je suis dans une zone plate et désertique. ... (...) La pluie tombait tellement fort que la terre n'arrivait plus à l'absorber et semblait gorgée. Sous mes pieds le niveau de flotte a commencé à monter : deux centimètres, trois, cinq, dix,... C'était tout simplement incroyable. Je n'ai pas vu une seule rivière, ni même un ru depuis des mois, je sais qu'il n'y a plus rien de tel dans le coin. Ce n'est donc pas une rivière qui a débordé. Ce n'est pas la mer non plus. Je n'ai pas de carte sous la main mais je sais qu'on en est assez éloigné. C'est la terre qui est trop pleine et rejette tout. Cette terre n'en peut plus. Je croyais que cette pluie de merde ne bouffait que moi ; non, elle est aussi en train de bouffer Gaïa et il n'y a que moi pour la protéger. Mais qu'est ce que je peux faire ? Qu'est ce que je peux faire ?

Et puis malgré la barrière d'obscurité créée par cette pluie incessante, je les ai vus. Tout à fait par hasard. Du coin de l'œil que je n'avais pas totalement fermé parce que malgré la douleur de ces gouttes d'eau sur la cornée on est bien obligé de regarder où on met les pas ; alors on en garde d'ouvert, un œil. Un seul. L'autre on le ferme pour lui permettre de se reposer et au bout d'une dizaine de minutes, n'y tenant plus on change d'œil. Celui qui s'est reposé peut bien accepter d'être encore un peu violenté. L'autre est bien content de se poser. Finalement, les yeux, ça fonctionne comme nous, au bout d'un moment ça n'en pleut plus d'allonger le pas. Et puis ça fatigue, au bout d'un moment. Eh ben oui, ça fatigue et ça voit des trucs qui n'existent pas. Des illusions. Des mirages. Des rêves. Des fantômes. J'en ai eu plus d'un alors que j'étais encore éveillé. Des femmes qui m'attendent et me tendent les bras, ces femmes que je connaissais et des inconnues, des femmes que j'avais aimées et même certaines que j'avais méprisées. Il m'est arrivé de les voir sur la route, devant moi ; parfois qui m'attendaient, souvent qui filaient devant, à un pas juste assez preste pour que je ne puisse pas combler la distance qu'il y avait entre nous. Il y en a une que j'ai poursuivie pendant trois jours comme ça. Je savais bien que c'était un mirage, mais ça fait du bien de poursuivre un mirage aussi bien foutu. Et ça t'emmène loin, ça te permet de presser le pas et, marcher, je vous rappelle que je n'ai plus que ça à faire ici. Tout ça pour vous dire que je les connaissais bien les mirages. Mais ce que j'ai vu du coin de l'œil ce jour là, ce n'était pas un mirage. (...) Ce n'était pas un mirage. Ça n'avait pas cette particularité d'apparaître sans lien avec le reste. Un mirage c'est comme un songe, une pensée qui vous arrive de l'extérieur ; ça se pose là sans raison, sans relation avec le paysage. Non, ce que j'ai vu, ce n'était pas ça. Je ne saurais pas dire pourquoi exactement mais ce n'était pas un mirage.

Je les ai revus plusieurs jours de suite, au loin. Ils étaient plusieurs et avaient l'air de glisser ; ne sachant dans quel genre les mettre, je les ai appelés les valseurs. J'aurais pu aussi les appeler les patineurs ou tout autre nom qui permet d'évoquer leur long glissement sur le sol. Peut être sur l'eau ? En tout cas, il y a de la vie, la première que vois depuis si longtemps.

Et puis, soudainement, ils ont disparu et m'ont laissé seul dans cette bouillasse. Pourquoi je dis « seul » ? parce qu'aussi loin qu'ils fussent, parce que même si je n'ai jamais pu capter leur regard ni même leur parler, ils étaient là. Et ça m'occupait. J'aurais donné beaucoup, je ne sais pas quoi exactement, pour pouvoir glisser comme eux. C'aurait été un don du ciel. Moi, je peine et je souffle comme une bête à essayer d'avancer sur cette route. Enfin, cette route. Ce n'est même plus une route. Ce n'est même pas un chemin, même pas une piste. C'est juste une allée d'eau. Oui, le mot est bon, ça fait plusieurs jours que je cherche un mot pour désigner ça. Une allée d'eau. C'est Venise sous la boue. De la flotte, j'en avais jusqu'aux chevilles et maintenant elle est en train de lécher le haut de mes bottes.

C'est incroyable. L'eau continuait à monter. Il y avait des dizaines de kilomètres d'étendue plate, j'en suis sûr pour l'avoir vu avant que la pluie ne se mette à tomber, il y a trois jours. Il ya trois jours que la pluie continue à tomber sans discontinuer, trois jours que je ne peux pas faire autre chose que marcher. Il est impossible de s'asseoir ou de s'allonger. L'eau est montée à vingt centimètres et elle semble ne pas vouloir s'arrêter. Avancer est de plus en plus pénible et je ne vois plus si je suis encore sur la route départementale. Le moindre piège peut s'ouvrir sous mes pieds ; un effondrement, une crevasse,...

J'ai trébuché plus d'une fois, me suis retrouvé la tête immergée plus qu'à mon tour. A chaque fois, je me suis relevé et à chaque fois j'ai eu plus de mal.

J'ai fini par m'arrêter. A quoi bon continuer ? Il n'y avait nulle part où aller et l'eau continuait à monter. Je ne voyais rien avec cette pluie de merde et si je devais trouver un monticule, un promontoire, n'importe quel lieu de refuge, ce ne serait que par chance. Inutile de compter dessus.

Ma seule envie fut alors de regarder une dernière fois ma carafe, mon pichet d'été, mon morceau de lumière. Je ne l'avais pas regardée depuis le jour où je l'avais fourré dans ma poche. Je ne savais même pas si je ne l'avais pas brisée. Et puis, je me doutais qu'elle ne brillerait plus. Il n'y avait plus

un seul rayon de lumière depuis que la pluie était devenue plus intense. Peu importe, l'admirer encore une fois était mon seul objectif.

Je n'ai pas été déçu. Le flacon était intact et quand je l'ai regardé, il s'est mis à chatoyer comme s'il y avait encore de la lumière à capter. C'était pourtant impossible. Tout au plus pouvait on espérer voir quelques reflets de l'eau qui courait maintenant à hauteur de mes genoux.

Mais, je vous jure ça je vous le jure, elle s'est mise à scintiller. Je ne sais pas où elle trouvait cette force, cette aptitude à récupérer des morceaux de lumière qui traînent dans l'air. J'ai pensé instantanément aux lampes magiques des contes. Et si je la frotte trois fois, la carafe, un génie va en sortir ? Un génie qui voudra bien exaucer trois de mes vœux ? Mais qu'est ce que je pourrais lui demander comme vœu ? Que tout soit comme avant ? Mais avant c'était horrible. Moins horrible que maintenant mais quand même. La merde dans laquelle les hommes s'étaient foutus était inéluctable. Revenir à avant, c'était la garantie de recommencer la même guerre, les mêmes engueulades, les mêmes insultes entre communautés, entre pays. Alors demander quoi ? Que Gaïa se dégorge d'eau ? Mais quel génie serait assez puissant pour réussir ce tour là ? Ou alors...alors, le seul souhait que je pourrais sincèrement faire, c'est la revoir.

Mais la revoir où ? La ramener à moi ? Dans cette boue qui ne cesse de monter ? Est-ce un cadeau à faire à quelqu'un qu'on aime ? Le plus beau cadeau que je puisse lui faire ne serait pas de lui épargner cette épreuve et que je reste ici ?

De toutes façons, ce n'est pas une lampe magique, il n'y a pas de génie et il n'y a pas de vœu à faire. Pas de génie. Moi j'aurais bien aimé récupérer un nain plutôt qu'un génie. En adopter un. Celui dont je ne me rappelle jamais le nom. Allez on reprend : Atchoum, Prof, Simplet,...merde, je l'oublierais toujours ce nom là. Ce n'était pas une mauvaise idée, j'ai pu penser à Blanche-Neige et aux sept nains ; « Ehi ! Eho ! On rentre du boulot ». C'est presque aussi bien que Mirza et puis j'ai essayé de me rappeler les scènes du dessin animé et de compter un à un les animaux qui font la vaisselle avec Blanche-Neige.

J'aurais pas du ! Penser à Blanche-Neige, ça m'a détendu et j'en ai presque oublié où j'étais. De la boue et de la merde jusqu'aux genoux maintenant ! Et doucement, j'ai fermé les yeux ; j'ai fermé les yeux sous cette pluie sale et cette boue merdeuse qui infiltre mes vêtements et ma peau, qui élimine toute différence entre les deux. Et de fatigue, j'ai commencé à pencher la tête, à dodeliner et à me rapprocher dangereusement de la surface de l'eau. Ne pas dormir, ne pas s'arrêter. Dormir c'est la mort !

PAUPIERES LOURDES (« GRAVITY EYELIDS » par Porcupine Tree) (7mn57)

https://www.youtube.com/watch?v=SxM_Dbfv1g

https://www.youtube.com/watch?v=2Pvak_FxtuY

J'avais les paupières lourdes mais au travers je voyais ... ces silhouettes affairées, étranges et penchées sur moi. Silencieuses et presque impalpables. Des hommes ? Peut-être ! Ils tournaient autour de moi, n'osant pas m'approcher. Ils ont lancé quelque chose comme des filets ou des grappins et j'ai senti qu'on me soulevait et me sortait la tête de l'eau. Ils ? Ils ? Qui ? Je me suis senti soulevé, ils m'ont porté. Je sentais au déambulement qui me secouait, de droite et de gauche, de gauche et de droite, je sentais qu'ils me transportaient sur leurs épaules. Cela a duré plusieurs minutes. Combien ? Je ne peux pas le dire ; Dix, quinze, vingt,...Je ne pensais pas vraiment à compter, je me sentais seulement vaguement nauséux et je tentais de lutter contre l'envie de vomir et cette odeur nouvelle et insupportable qui me montait au nez. Diable ! On peut dire qu'ils puaien. Je ne sais pas qui étaient « ils » mais je peux garantir qu'ils existaient ; une odeur pareille ne peut pas s'inventer. Je n'ai jamais rien senti de tel. Aucun animal, aucun corps en putréfaction ne peut transporter une telle odeur.

Ne pouvant rien faire, je décidai d'oublier à ma façon habituelle en récitant des listes mais j'avais déjà récité beaucoup. Bon, j'optais pour les sept merveilles du monde, et puis Les sept arts ; je sais que le

neuvième art c'est la bande dessinée. Les gars qui l'ont décrété n'osèrent pas prendre le nom de huitième art parcequ'ils pensaient que ce serait la télévision, le huitième art. Quand on voit ce qu'elle est devenue la télévision quand il y en avait encore une,... m'étonnerait qu'on puisse lui donner cette place là. En tout cas, à quelque chose malheur est bon ! La guerre, au moins, aura fait ça de bien... les installations télévisées et les antennes ont été les premiers objectifs visés, avant Internet parceque ça c'était plus difficile à détruire ; mais ils ont su le faire, on peut leur faire confiance.

Et puis, au bout de je ne sais donc pas combien de temps, j'ai senti qu'ils me descendaient de leurs épaules ; je me suis senti posé à terre. Non. Pas à terre. Posé dans l'eau et un filet m'empêcha de couler. J'étais pris dans une nasse, comme un poisson d'autrefois, je comprenais maintenant ce qu'ils devaient ressentir, les nageoires prises dans ces étaux incompréhensibles.

En suspension dans les filets, j'ai flotté et je me suis senti tiré ; J'ai senti mon crâne affronter les premières vaguelettes puis l'eau a commencé à passer par-dessus ma tête et à me submerger. Ma respiration devenait de plus en plus difficile. Et ils ont tiré mon corps au travers des filets, plus vite, de plus en plus vite. J'étais là, sur le dos, les paupières lourdes et le ciel était uniformément sombre. Sombre. Pas gris mais de ce marron dont la pluie avait imprégné tout le paysage. La pluie avait pris l'ascendant sur toute chose et sa couleur était la seule couleur admise. J'ouvrais et fermais alternativement les paupières. J'aurais voulu voir, je voulais voir mais elles étaient si lourdes...comme si le ciel lui-même s'était appesanti sur mes yeux. Il avait beau être brun et triste, il brûlait la cornée.

Le voyage continua longtemps. Les vagues n'étaient que des murs qu'on me lançait à pleines volées sur le corps et le vent me giflait et lacérait mon regard. Ca ne me permettait de ne voir qu'une seule chose, ce ciel marron, opaque, sombre, sourd et bas. Un ciel sourd ? Ca existe ? Oui, ça existe, c'est la certitude d'un ciel qui ne vous écoute pas ; qui est là bêtement, nuages ballants, au-dessus de vous, sans rien d'autre à faire que vous étouffer sous sa masse pesante. Quand j'étais gamin le ciel avait d'autres couleurs : gris, bleu, rouge,... gris dans ses pleurs, rouges dans ses départs et ses retours, bleu quand il s'illuminait, blanc quand il refroidissait notre pauvre carcasse, noire quand il s'endormait, toutes sortes de couleurs ; certaines qui nous enjouaient, d'autres qui nous déprimaient et nous foutaient le bourdon mais c'était des couleurs, bon sang ! ; Et là, qu'est ce que c'est que ce truc là ? Ce marron sale qui n'ose même pas dire son nom de couleur ? Cette espèce de bouillasse qui n'a ni nom, ni allure, ni reflet, ni rien. Et c'est là dessous que je vis. Là-dessous et sous cette pluie.

J'ai continué longtemps à méditer sur ce ciel désespérant. Désespérant de quoi ? Je devrais me réjouir puisque la guerre est finie. Mais puisque la guerre est finie, le ciel ne devrait il pas être plus clément ? Plus clair ? Plus léger ? Plus serein ? Suis-je trop naïf à espérer cela ?

Et puis j'ai senti qu'ils me lâchaient. Cela m'a sorti de mes songes et de mes réflexions. J'ai continué à glisser sur l'eau mais de moins en moins vite et au bout d'une ou deux minutes, mon corps s'est arrêté ; il s'est à peine stabilisé ; j'ai peiné à rester sur le dos et à ne pas me retourner tête dans la flotte. J'ai attendu comme ça je ne sais pas combien de temps. En tout cas j'ai attendu longtemps avant d'oser ouvrir vraiment les yeux, à ne pas me contenter de paupières légèrement relevées. J'ai cru un instant que le ciel était passé au bleu. Mais non, ce n'était qu'illusion. De marron sombre, de marron foutre il passait à beige anonyme mais il restait pareil à lui-même.

Je mis longtemps à me relever et je compris que j'avais déjà rejoint la mer. L'eau était boueuse mais son goût salé ne trompait pas. Je pus me mettre debout. Je n'avais plus de l'eau que jusqu'aux chevilles et la terre était face à moi. Je me retournai pour me situer. Derrière il n'y avait qu'une vaste étendue où rien ne séparait l'eau du ciel...toujours ce même marron. Je fis à nouveau demi-tour et pris la direction de la terre. Plate, décharnée couvertes de vagues rochers, de vagues pierres affleurant juste l'eau, ce n'était qu'à peine une île, juste une étendue improbable couverte de vents, de terres qui volaient et de sable. De sable ? Oui peut être peut on le dire. Aussi sombre aussi sale que le reste.

Et le vent qui était déjà fort s'est mis à redoubler. J'ai bien cru qu'il allait m'emporter. Tout avait vécu sur cette terre et plus rien n'y vivait. Les dernières racines arrachées du sol gisaient comme des fétus. C'était les derniers témoignages d'une présence de vie sur ce bout de roche et elles s'enlaçaient et s'entrelaçaient et roulaient sous le vent comme des mourants qui s'étreignent.

Ma triple couche de manteaux suffit à peine à me protéger et j'ai encore avancé. J'ai avancé et avancé ; Tudieu ! Je n'ai jamais eu aussi peur ni aussi mal de ma vie, le vent était là, face à moi, seule force qui me contraignait, seul interlocuteur auquel j'avais droit et j'ai tenté de crier plus fort qu'il ne criait, j'ai tenté de marcher plus fort qu'il ne me poussait, j'ai tenté de prendre l'ascendant sur lui, de le dominer, d'être le maître. J'avais fait la guerre, j'avais vu les morts et les cadavres, j'avais perdu ma femme et mes enfants, je n'allais pas me laisser vaincre par ce vent ! Je n'allais pas lui laisser le pas, je n'allais pas me plier, je n'allais pas m'effondrer, je n'allais pas me courber, je n'allais pas me coucher, je n'allais pas le prier de m'épargner, je n'allais pas, je n'allais pas...j'étais maintenant un autre !

Et puis...et puis...

Et puis j'ai relevé la tête, je me suis redressé, le corps jailli face au vent, les yeux grands ouverts, mes paupières n'étaient plus lourdes...J'ai enfin pu faire face. Nous nous sommes longtemps regardés, longtemps jaugé, longtemps défié... J'ai avancé les yeux grands ouverts et j'ai senti le vent, les eaux et le sable me frapper violemment dans la volonté de m'abattre. M'abattre c'était sûr. Je n'ai pas flanché, je n'ai jamais plié ne fut ce qu'un genou. Je lui criais que je ne plierai jamais devant lui, ...et nous sommes restés là, face à face.

Et puis, je crois que j'ai vaincu, que j'ai dompté ce vent et ses pièges. Il avait eu beau me jeter sa boue et sa terre à la figure, me gifler des rares racines qu'il trouvait, il a fini par s'avouer vaincu. Il s'est endormi doucement et n'était plus qu'un cheval dompté, soumis ; maintenant, il caressait mes joues, je l'avais dominé et il m'aimait. Maintenant je le sais, maintenant c'est sûr, la guerre est finie.

Il s'est affaissé et s'est couché devant moi et moi aussi je l'ai caressé.

J'ai mis encore longtemps à revenir à moi, à comprendre que le monde ne se réduisait pas à ce seul affrontement et que je n'étais qu'un humain perdu après la guerre. Je songeai à ceux qui m'avaient ramené, ces informes qui empestaient tant. Je ne savais pas qui ils étaient mais il ne faisait nul doute pour moi qu'ils avaient voulu me sauver. Si j'étais resté là bas je me serais de toute façon endormi dans mes quarante centimètres d'eau. Inutile de dire ce qu'il en aurait résulté. Ça n'aurait d'ailleurs pas été plus mal. Mais pourquoi ont-ils voulu me sauver ? Que pouvais-je représenter pour eux ? Pourquoi avais-je une telle importance ? Et qu'aurais je pu faire en retour pour eux ? Je n'en avais nulle idée.

La bande de Terre était plus grande que je n'avais cru au premier abord. C'était finalement une grande île, beaucoup plus grande que je ne l'aurais imaginé a priori mais elle était comme le reste : vide, morte, balayée par les mottes de terre poussées par les vents. On aurait dit un gros œil fermé, une vaste paupière. J'ai eu l'impression étrange que cette île me regardait et prenait soin de moi. J'ai eu l'impression qu'elle me disait « Ne t'inquiète pas ! Je te protège ! ». Qu'elle m'eût dit « Les vents ne peuvent rien contre toi, les eaux ne peuvent rien contre toi ! Je suis là ». Jolie régression n'est ce pas ? Moi aussi j'ai lu mon Freud et je vois ce qu'on peut en tirer. Alors, œil pour œil, j'ai fermé les yeux pour être en harmonie avec cette bande de terre qui avait la prétention de me protéger. .. et j'avais les paupières lourdes, lourdes, lourdes,... Et j'ai continué à marcher droit devant. Devant moi, l'eau se retirait peu à peu et la terre émergea de cette boue putride et salée.

DES HISTOIRES DE MARIN (« SAILOR'S TALES » par King Crimson) (7mn34)

<https://www.youtube.com/watch?v=p010mWFP1IE>

Et c'est là que je l'ai vue, au bout de la terre, vaguement illuminée, seul rai de lumière, seule démonstration de couleur depuis ma carafe d'été. La carafe d'été. Je mis ma main sur la poche pour la sentir, sentir qu'elle était là avec moi, qu'elle ne m'avait pas quittée. Et j'ai avancé. La bâtisse au loin, au bout de la bande de terre se mit à grandir doucement à mesure que j'avançais. Je voyais mal, mes paupières commençaient à s'ouvrir ...

La bâtisse était encore floue, son image mouvante et quelque peu encombrante. Je la contournai, comme pour éviter un animal dont on craint les sursauts imprévisibles et je me dirigeai vers la grève. Enfin la grève, je n'ose même pas dire la plage tant ici comme ailleurs dans ce monde, le sable, le ciel et l'eau semblent se fondre dans un même décor brunâtre. Même en étant les pieds en bout de grève, je ne distinguai qu'à peine les eaux de l'océan. Mais en levant le regard sur ce que j'estimais être l'horizon, je vis ces voiles blanches et ces silhouettes d'hommes glisser au loin. Je criai, les appelai, hurlai de toutes mes forces pour attirer leur attention. Aujourd'hui je suis persuadé qu'ils savaient ma présence, qu'ils n'étaient rien d'autre que ces formes pestilentielles qui m'avaient déjà sauvé mais qu'ils ne désiraient guère entrer en contact avec moi. J'ai couru le long de la rive pour rester à leur vue pour me faire entendre. J'avais tant besoin d'être en contact avec d'autres. Quand je dis « d'autres », je ne pense pas nécessairement à des humains : un animal, un mollusque, un légume, n'importe quelle forme de vie m'aurait convenu. Mon besoin primordial n'était pas forcément de parler, de toucher, d'enlacer, non. Il me fallait surtout sentir une autre vie que la mienne qu'elle qu'en soit la forme. Vous comprenez alors combien j'avais besoin de voir encore et encore ces silhouettes. J'ai couru autant qu'il était possible de courir dans cet environnement improbable où rien ne permettait de distinguer la terre de l'eau, l'eau du ciel, le ciel de la terre. J'ai pourchassé autant que j'ai pu ces formes blanches.

Puis elles ont disparu les unes après les autres en se fondant dans cette masse brune rougeâtre qui tient lieu de paysage. J'ai baissé la tête, dépité, avec une envie de pleurer, une envie qui n'arrivait pas à percer et restait coincée dans mon corps, bloquée dans mes tripes ; elle cherchait à dégager un chemin vers ma gorge et mes yeux. J'ai alors cessé de regarder vers la mer et me suis dirigé vers la maison que j'avais contournée auparavant. Une faible lumière peinait à se glisser à travers les persiennes et j'ai su à l'instant qu'il m'attendait. Qui ? Pas un de ceux qui m'avaient transporté. L'odeur nauséabonde n'était plus là.

Non, j'ai senti qu'était là quelqu'un qui m'attendait depuis longtemps.

Alors j'ai poussé la porte. La salle était petite, elle était sombre. Le feu qui n'en finissait pas de mourir dans l'âtre n'avait, lui non plus, plus de couleur et il n'illuminait qu'à peine la place où l'autre se tenait.

L'autre. Je n'ai d'abord vu que ses yeux qui s'illuminaient à la danse des braises.

Il m'interpella.

- Viens t'asseoir, j'ai à te parler

Je me suis assis face à lui. J'avais beau être près et j'avais beau sentir l'odeur de sa bouche négligée, celle d'un vieux marin, je n'arrivais à distinguer ni ses traits ni même les contours de son visage. Alors il me parla de ce qu'était cette mer avant la guerre. Il me décrivit ses couleurs, ses allants, ses mitrailles et le bruit que faisaient les vents dans les voiles des navires. Il me parla des tempêtes soudaines mais sporadiques et qui n'avaient rien à voir avec le vent assassin qui parcourt la terre aujourd'hui. Le vent était alors bénéfique et en général au service des hommes. Aujourd'hui il est fermé sur lui-même et dominateur et ne se soumet qu'à plus fort que lui.

Et il me rappela ce qu'était le monde avant cette guerre et ce que la guerre en avait fait. Ça, je le savais ! Le moment crucial fut celui où un des deux camps eut le geste que tout le monde pensait devoir s'interdire en balançant à haute dose des virus sur les réseaux du Net. Puis, en réponse, en

manière de représailles, tous l'ont fait, les uns et les autres, et très vite ils n'ont pas pu contrôler la prolifération des virus...ceux-ci leur sont revenus sur la gueule, non sans avoir muté en rencontrant d'autres virus. Eh oui ! On s'est rendu compte à cette occasion que les programmes informatiques, ça se comporte comme tout être vivant ; ça se balade, ça rencontre des copains, ça se mélange, ça copule, un peu comme Blanche neige et ses sept gniards... et personne ne sait bien ce qui peut en ressortir. Maintenant, on sait : des trucs qui ont bousillé toutes les toiles informatiques et qui ne fonctionnent plus que pour eux mêmes...mais quant à rendre des services aux hommes !! Macache Bono ! Tout ce qui avait un lien avec l'informatique est devenu inutilisable ! Tout ce qui avait un lien, c'est-à-dire tout ! Mais tout ! La télé, les infos, les radios, la médecine, toute la logistique, l'alimentation,... les moteurs ; les moteurs de camions, les moteurs de bateaux, les moteurs d'avions,...Bref j'en oublie ; tiens voila une liste à faire à laquelle je n'avais pas pensée : les activités qui ont morflé à cause des virus informatiques.

Et puis, l'autre reprit le cours de son histoire ; il remonta plus loin, m'expliqua ce qu'était le monde avant l'informatique, avant la télévision, avant les moteurs de camions, avant la force des machines à vapeur et des trains à locomotive. Il me parla longtemps et je le questionnai inlassablement pour comprendre comment on avait pu en arriver là, comment on avait pu arriver à ce gâchis collectif, comment nous avons pu être nos pires ennemis ; alors que nous avons tout pour être des dieux nous nous sommes massacrés mutuellement ; alors il m'a raconté la fin du monde et toutes les fins du monde qui nous ont précédé. Les hommes ont cru, dit-il, que le monde s'est éteint sous la puissance d'un seul, d'un Dieu. En réalité, le Ragnarok l'a raconté, les dieux se sont entretués mais les dieux c'était nous, à chaque fois et inlassablement. A chaque fois nous nous sommes éliminés mutuellement et à chaque fois une pousse s'est mise à renaître quelque part ; Comme au pied d'un gibet, quand une forme humaine, maladroite, tordue et malhabile et décomposée, s'est extirpée de la terre et s'est mise à marcher pour piétiner le sol à nouveau et peupler la terre à nouveau.

Voila ce que m'a raconté cet être étrange dont je ne voyais toujours pas les contours et qui tirait inlassablement sur sa pipe d'écume.

Je lui ai demandé qui il était pour avoir ces connaissances, ces connaissances qui ne pouvaient être réservées qu'à quelques uns.

Il a alors levé le ton, me reprochant ma curiosité. Ce n'est pas avec moi, prétendit-il, que le monde pourrait se remettre sur ses pieds si mon seul objectif était de percer des mystères qui ne m'étaient pas destinés. Comme j'insistai, il s'empourpra, grossit et gonfla et se mit à me dominer de toute son ombre et de son corps que je n'arrivais pas à définir. A ce moment, j'entendis le vent se lever à l'extérieur. Soudainement toutes les vitres de la bâtisse éclatèrent et le vent s'engouffra dans la pièce, cherchant à emporter tout ce qui s'y trouvait. Je tentai d'abord de m'agripper à un quelconque objet afin de ne pas être emporté mais je me rendis vite compte que le vent n'en avait pas après moi. Il emportait tout mais me laissait indemne, il était toujours mon obligé. Puis il souleva mon interlocuteur et le porta à mon regard, à la lueur des flammes de l'âtre et je pus l'observer. Il était minuscule. Lui qui m'apparaissait si imposant assis à sa table, il était minuscule. Il n'avait ni tête ni jambes mais seulement huit pseudopodes. Un minuscule calmar, ridicule et frétilant dans la main du vent. Il me regardait la peur dans les yeux ; lui qui avait voulu me dominer, il était maintenant sous mon empire. Alors j'ai fait signe au vent de l'emporter et celui-ci est parti à travers la fenêtre et s'est éteint peu à peu.

**COMMENT DISPARAITRE COMPLETEMENT
(HOW DISAPPEAR COMPLETELY - RADIOHEAD) (5mn56)**

https://www.youtube.com/watch?v=nZq_jeYsbTs

Le vent enfui, le silence et le calme se posèrent à nouveau dans la pièce. Celle-ci était dans un désordre indescriptible. Dans l'angle de l'âtre qui commençait à mourir, je repérai un baluchon. Celui-ci serait idéal pour transporter sans crainte ma carafe. Profitant de ce court instant de calme, je la sortis et la posai sur une table afin de prendre le temps de l'admirer. Et là, j'ai pu rêver à une carafe pleine de soleil et pleine d'été ; il y avait des lacs et des oiseaux, des enfants et des hamacs, du soleil bien sûr. Enfin j'aurais du appeler ça un cliché plein d'été ou une carafe pleine de clichés. L'été, ce n'est pas toujours ça, je suis bien placé pour le savoir. Mais cette carafe c'était comme ces kaléidoscopes que j'aimais tant enfant mais un kaléidoscope de souvenirs, d'images, de désirs, de familles, de déceptions, de douceurs.

Je suis resté longtemps à me perdre dans ces images et puis je me suis décidé à partir. Il n'est pas bon de rester trop longtemps dans un même lieu. Si je suis le seul être restant sur terre, je dois parcourir celle-ci, ne serait ce que pour lui rendre hommage. Le poulpe m'a dit que le monde est mort plusieurs fois et qu'à chaque fois il renaissait grâce à un unique survivant. Mais comment faire ? Comment ferais-je si je suis seul pour repeupler ce monde ? Je ne vais quand même pas me mettre à féconder la terre comme Robinson Crusoë dans l'autre roman là, pas celui de Defoe, je ne l'ai jamais lu, celui du français, là ! Surtout que dans le roman il fécondait une plage au sable chaud sur une île déserte. Ici, c'est plutôt bouillasse et cailloux ! Et en matière de romans, vous l'avez peut être compris, je préfère les contes...surtout Blanche-Neige, si je ne vous l'ai pas déjà dit.

Il m'a fallu rassembler toutes mes forces, tout mon courage. Pas pour affronter les éléments ; le vent était tombé, la pluie semblait partie ailleurs, le sol était moins accidenté qu'à l'habitude et devant moi s'ouvrait un terrain sec sans aucune trace de flote, presque un chemin, presque une route. Vu ce que je venais de vivre, c'était plutôt un cadeau. Non ce n'était pas pour cela qu'il me fallait rassembler toutes mes forces mais plutôt pour faire face à l'incertitude. Jusqu'à présent, toute mon énergie était tendue vers ma sauvegarde et ma survie. Je savais que chaque matin je devais affronter la pluie et les inondations, les crues et les envasements, le vent qui m'empêche d'avancer et celui qui me pousse dans le dos. Le seul mystère qui fut nouveau fut l'apparition de ces formes blanches il y a moins de deux jours. Mais maintenant que tout semble se calmer et que le vent s'est écarté de mon chemin, je dois réfléchir à ce que je dois faire ; surtout, comment sauver Gaïa que nous avons si malmenée ?

Que dire si la route fut longue ? Longue ? Non pas ! On peut dire qu'une route est longue quand on a un point d'aboutissement mais quand on se prépare à parcourir Gaïa en tout sens avec elle même pour unique objectif, qu'est ce qui peut être long ? Quand le temps s'est raccourci et que l'année s'est réduite aux seules saisons d'automne et d'hiver, que peut-on dire du temps qui passe ?

La route était maintenant aisée à prendre, droite, sans aspérité, sans difficulté aucune. Mes chaussures étaient sèches et elles étaient presque douces ; marcher ne me torturait plus. Je commençai même à pouvoir me passer de mes listes. Réciter des listes et des listes, sans raison, sans queue ni tête, n'était qu'un moyen de combattre la peur de l'ennui et celle d'être seul. Mais maintenant que j'avais un but, maintenant que le poulpe m'avait indiqué un chemin, je pouvais aller la tête droite et l'esprit clair.

Je pouvais à nouveau penser au passé ; avant la guerre. Finalement, ce passé n'était pas si beau. Bien sûr, il valait largement mieux que la situation dans laquelle je me suis retrouvé sur cette route mais peut être pas mieux que maintenant ; maintenant que je sais ce que j'ai à faire. Retrouver Gaïa et retrouver ces formes blanches ; je suis sûr que c'est elles qui m'aideront à repeupler Gaïa et à la sauver. Et j'ai repensé au monde d'avant, aux multiples obligations, quand je devais rencontrer autrui. Ces cocktails, ces repas de famille et ces banquets. J'en ai vu des fins de repas qui avaient des allures de fin du monde. J'en ai vu. Ah ça oui.

Alors fin du monde pour fin du monde, autant aimer celle-ci parcequ'elle a un aboutissement, parceque je peux y être pour quelque chose, parceque je peux lui permettre d'être autre chose qu'une fin du monde, autre chose qu'un renoncement, je peux lui permettre d'être à nouveau un ciel lumineux, autre chose que des terres dévastées, autre chose que des boues qui n'en peuvent plus de souffler. Je peux en faire quelque chose de vivable, pourvu que je retrouve ces formes blanches, ces patineurs.

Alors je me remis à marcher en balancement, de gauche et de droite, de droite et de gauche, comme ils m'avaient appris à faire, presque comme en dansant ; c'est beau de danser quand on est seul mais pour qui danse-t-on ?

C'est alors que me vinrent les images de ce que pourrait être ce monde, les formes des forêts, les formes des maisons, les formes des villes ; les formes des mers, je pouvais tout reconstruire , tout remettre en ordre et repeupler de femmes, de compagnons et d'enfants, de fils et de filles, de neveux et de nièces. Je repensai avec émotion à mes nièces. Quand avaient elles disparu ? Sous quel monde gisaient-elles maintenant ? Jamais je ne pourrais reconstruire un monde où je les retrouverai, jamais un monde où je pourrais à nouveau mettre mes enfants au monde, où je pourrais retrouver mes amoureuses et mes frères. Je le reconstruirais, bordé de forêts de pins, bordé de mers lumineuses, habité de songes enfouis.

Alors je déambulai avec plus d'ardeur encore et là, j'en étais sûr, ils approchaient enfin. Les formes blanches, les voiles glissantes et les patineurs étaient appuyés sur l'horizon et se rapprochaient de moi. Ils semblaient aller vite mais ils étaient si loin et cela prenait tant de temps que je pus m'arrêter pour les observer attentivement ; j'avais maintenant tout mon temps ; la fin du monde était loin derrière moi ; le nouveau monde se présentait à mes yeux dans toute sa nudité, son innocence, sous le masque imparfait de ces patineurs. Ils étaient plus près encore et je commençais à bien distinguer leurs silhouettes : il y avait des hommes, des femmes et des enfants, des très grands et des minuscules et certains dont la forme ne se laissait pas capturer. Puis un premier groupe se détacha de leur foule, il s'approcha, je commençai à distinguer quelques traits, quelques vêtements, quelques visages. Et le soleil s'est montré, bien trop timidement, mais cassant enfin l'uniformité de cette masse brune dans laquelle je baignais depuis bien trop longtemps. Cela me permit de les distinguer plus nettement encore. Et, au moment même où je m'évanouissais, il se détacha du groupe et vint seul en me tendant la main. Enfin, il était là. Et juste avant de sombrer j'ai pu lui dire : « Te voilà, enfin ! Et pour une fois je n'ai pas oublié ton nom. Soit le bienvenu, Joyeux ! »

Temps de musique et de lecture : 46mn28s

Total prévu : pages soit signes) (1 page ou 4500 signes = 2mn30 d'écoute)

(écriture : compter 250 signes par minute de musique – Texte parlé = environ 1300 signes par mn)